

autre. Le bon Dieu, qui est juste, veut qu'on s'entraide, et que ceux qui ont donné à ceux qui n'ont pas. J'ai souvent entendu les prêtres dire qu'il était difficile aux riches de se sauver, et ça est même, je crois, dans l'Évangile, qui est, comme chacun sait, ce qu'il y a de plus vrai sur la terre. Alors les bons riches se disent : Minute, j'ai du bien, rien ne me manque, mais je laisserai tout cela après moi, et le bon Dieu me demandera l'usage que j'en ai fait. Donc je vais m'occuper de ces pauvres diables que la misère ronge ; moi, qui ai du temps, je vais leur rendre la vie plus douce, et leur faire, pour leur corps et pour leur âme, le plus de bien que je pourrai ; plus tard on me le rendra. Et comme ça ils amassent un bon magot de charité et de bonnes œuvres, qu'ils emportent dans l'autre monde. Croyez-moi, vous autres, l'ouvrier qui donne dans les idées d'Eugène, et qui ne fait que jalousser les autres, est un véritable imbécile. Il y en a qui lui disent : Amuse-toi, plante-là ton père, ta mère, la religion et tout ce qui s'ensuit. Et quand il aura suivi leurs conseils, qu'il sera devenu misérable par sa faute, ils riront, et ils se garderont bien de l'approcher. Les autres lui disent : Travaille, sois honnête homme, respecte et défends ceux qui te donnent de l'ouvrage ; et s'il est malheureux, ils lui viennent en aide et ne l'abandonnent pas. Sapristi ! il faut être bête comme une oie pour s'y tromper et pour écouter ces enjôleurs du diable qui voudraient nous rendre mécontents du sort qui nous est fait, ce qui n'avance à rien, au contraire. À d'autres, mon vieux ! nous connaissons bien ceux qui nous portent un véritable intérêt, et ce ne sera pas un blanc-bec comme toi qui nous apprendra à vivre. Le monde n'irait pas plus mal si tous les brouillons et tous les mauvais sujets étaient une bonne fois mis à la raison.

— Bien parlé ! père Marc dit Etienne.

Eugène aurait bien voulu répondre, mais il sentait qu'il avait eu le dessous dans la discussion, et il voyait sur les figures noircies qui l'entouraient une certaine expression qui témoignait de l'impression favorable qu'avaient produite les raisonnements simples, mais pleins de bon sens, du viel ouvrier.

Il se contenta de lancer à Etienne, qui avait osé l'approuver tout haut, un regard tout rempli de jalouse haineuse et ne desserra plus les dents.

(A CONTINUER.)

UN PEU DE TOUT.

L'ESPRIT FORT CONFONDU.—Un ecclésiastique de province était allé à Paris pour quelques affaires. Un jour, ayant été surpris par l'heure dans un quartier fort éloigné de l'endroit où il prenait ordinairement ses repas, il entra chez un traiteur, pour y dîner. Il fut placé à la table d'hôte, où il se trouva le vingtième convive. Après divers discours peu intéressants, vers la fin du repas, un jeune homme, excité sans doute par la présence de l'ecclésiastique, ensila une longue tirade contre la religion chrétienne ; il repassa de vieilles objections mille et mille fois pulvérisées, triomphait toutefois et joignait la raillerie à l'invective.

L'abbé, après l'avoir écouté quelque temps en silence, s'approcha de l'oreille d'un de ses voisins, et lui demanda à demi-voix, mais de manière à être entendu, si ce Mon-

sieur qui parlait était Juif, Mahométan, Païen ; "car certes, ajouta-t-il, il n'est pas Chrétien."

Le jeune homme, l'ayant entendu, l'entreprit aussitôt : — D'où concluez-vous, M. l'abbé, que je ne suis pas Chrétien ? — De vos propres paroles : un Chrétien ne déclare pas contre l'Évangile, de même qu'un Juif ne se déchaîne pas contre la loi de Moïse, ni un Turc contre l'Alcoran. Mais ne sentez-vous pas, Monsieur, que de venir ici, vous qui n'êtes pas Chrétien, invectiver contre la Religion que nous professons, c'est nous insultez ? Si quelqu'un, se trouvant au milieu d'une famille assemblée, s'avisa, parce qu'il n'est pas de cette famille, d'en dénigrer les auteurs, de les calomnier, de les ridiculiser, on ne lui répondrait sans doute qu'en le chassant ignominieusement ; nous ne vous traitons pas si rudement, mais nous vous prions d'être plus honnête dans vos propos.

La plupart des convives s'amusèrent de l'embarras du jeune philosophe qui ne sut répondre que des injures. Un homme, d'un âge plus avancé, prit la parole pour lui : — Vous vous avancez un peu trop, Monsieur, dit-il à l'ecclésiastique ; vous supposez que nous professons "tous votre religion : il n'en est rien ; car, sans parler des autres, je vous déclare que je ne suis pas Chrétien."

— De quelle religion êtes-vous donc, Monsieur ? — D'aucune, si ce n'est de celle d'Epicure. — Ah ! fort bien ! vous êtes *Epicuri de grecs porcœus* !

Ici un ris général déconcerta un peu l'Epicurien ; il se remit cependant et reprit ainsi : — Quand je dis que "je suis de la religion d'Epicure, j'entends que je ne "reconnais, ainsi que lui, aucun Dieu."

— Aucun Dieu ! ah ! Monsieur, permettez-moi de ne pas vous croire pour votre honneur.

— Et moi je vous prie de me faire l'honneur de me croire.

— Quel est donc, selon vous, l'auteur de cet univers ? — Le hasard.

— Je n'aurais pas cru le hasard si intelligent, si industrieux, si sage, si puissant. Quoi ! sérieusement vous pensez, Monsieur, que cette succession invariable des saisons, que ces révolutions périodiques des astres, que cette distance du soleil à la terre, si bien proportionnée pour nous éclairer sans nous aveugler, pour nous échauffer sans nous brûler, que cette fécondité inépuisable de la terre, que cette reproduction continue, que cette multiplication prodigieuse des animaux et des plantes, en un mot, que ce bel ordre, cette harmonie admirable de toutes les parties de l'univers, que tout, vous-même enfin, votre âme et ses facultés, ses opérations, votre corps, ses mouvements, ses sensations, cet ensemble de merveilles, etc., vous pensez, dis-je, que tout cela est l'effet du hasard ?

— Oui, M. l'abbé, je le pense et je le soutiens.

L'abbé, ayant rêvé un moment, appela le domestique qui servait à table et lui dit de faire venir sur-le-champ son maître. Tout le monde se regarda, ne sachant pourquoi il demandait cet homme. L'hôte arriva à l'instant.

— Qu'est-ce qu'il y a pour le service de ces messieurs ?

Je vais vous l'expliquer, dit l'abbé. Je vous déclare au nom de tous ces messieurs que, si vous vous attendez à être payé du repas que nous venons de prendre, vous vous trompez fortement.

— Ces messieurs veulent s'amuser ?